

les avoir examinés, expliqués, analysés, pressés, tordus pour en tirer quelque émotion nouvelle, voyant que leur effet sur nous est affaibli par le temps et l'habitude, nous éprouvons un *besoin instinctif* de les communiquer à d'autres.

Écoutez-moi donc, je veux vous dire une *histoire de marin*, dont le souvenir durera pour moi autant que la pensée; car les actions où il y a du sang et des morts laissent dans l'âme des impressions fortes qui ne s'effacent jamais.

C'était en 1836 dans le mois de juillet, nous filions grand largue, toutes voiles carguées, amure à tribord vers le continent de l'Amérique. Quelques coups de vent, comme il en arrive toujours, pour peu que la traversée soit longue, nous surprirent à la hauteur des Açores. La hardiesse des matelots, et l'intelligence du capitaine nous sauvèrent de toute avarie.

Bientôt traçant un large et profond sillon, au milieu des ondes phosphorescentes, l'*Hercule*, navire trois mâts, de 600 tonneaux, entrainé dans les eaux de Boston.

Un *cutter* portant sur son oriflamme le nom glorieux de *Lafayette*, nous aborda, nous jeta un pilote et disparut avec la rapidité d'une hirondelle rasant l'eau.

Le 30, nous mouillâmes dans la rade, et le lendemain nous étions amarrés à l'un des waffs, situé dans le quartier de la ville, appelé Charleston.

Si vous avez vu quelquefois dans une grande ville des voyageurs descendre en hâte d'une diligence, jeter autour d'eux des regards curieux, s'agiter, s'épousseter, se *repimper* et prendre le large comme si la maudite maison ambulante devait encore leur courir sus, vous aurez peut-être une faible idée des transports de joie de nos matelots en débarquant après deux mois de privation et de fatigue. Leurs pieds en touchant la terre semblèrent recevoir une secousse électrique qui leur donna un besoin incroyable de mouvement.

Ils s'éparpillèrent dans la ville, comme des abeilles dans les champs, coururent de tous côtés, cherchant ça et là des observations, des découvertes, des nouvelles, de quoi fournir